

Comment arrêter

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 334, printemps 2022

Comment continuer ? Dix ans après 2012, le monde reste à refaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98119ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2022). Comment arrêter. *Liberté*, (334), 61–62.

Comment arrêter



Dès 2012, nous étions en train de mythifier notre bataille comme un Grand moment de l'Histoire. Par Alexandre Fontaine Rousseau

Lhéritage de la grève étudiante ? Ça fait dix ans qu'on fait semblant d'en parler. On « fêtait » déjà le premier anniversaire de la grève en 2013, comme pour essayer de mettre ça très loin derrière nous, à la façon des choses dont on parle une bonne fois pour toutes. Un an après les faits, on voulait déjà sceller ça sous une cloche de verre, question de faire de toute la patente une sorte de bibelot politique *cute* de notre histoire commune. Le « printemps érable ». Ça allait être ben beau, à côté de la Révolution tranquille. Pendant que ça se déroulait, le milieu militant était traversé par la certitude qu'on vivait quelque chose d'historique. Les gens autour de moi parlaient comme si tout ce qui se faisait allait s'imprimer directement sur les pages d'un livre qu'on écrivait ensemble. Même à l'époque, ça me mettait mal à l'aise, je trouvais que ça avait quelque chose d'un peu morbide. C'est comme si, dans la tête de tout le monde, on avait déjà gagné. Et puis tout ça s'est effectivement retrouvé dans un livre.

Je me souviens encore de cette journée comme si c'était hier. Écosociété lançait au Lion d'or une anthologie en forme de carré rouge, dans laquelle était reproduite une bande dessinée que j'avais écrite avec François Samson-Dunlop. On est allés faire un tour, pour voir. On a flippé ben vite les pages du livre. Toute l'année qui venait de passer était là, shootée au formol de la nostalgie pis de la commémoration. La place était pleine. On a eu de la misère à rentrer. Au bout de cinq minutes, on a sacré notre camp. On se disait que ça sentait la mort là-dedans. Quelques coins de rue plus loin, il y avait une manifestation pour célébrer un an de ce qui dans notre esprit était censé ne pas s'arrêter. La police a vite mis un terme à ça et, une souricière plus tard, on se faisait livrer nos *tickets*. Ce soir-là, j'ai compris qu'il y avait une bonne pis une mauvaise manière de fêter la grève. La mauvaise impliquait qu'on y croie encore.

On tenait tellement à avoir notre « victoire » qu'on a tout fait pour se convaincre de son existence, quitte à se raconter des histoires. Je ne dis pas que rien n'a été gagné, ou du moins préservé. Mais quand on me balance des statistiques sur ce que les étudiants d'aujourd'hui économisent, grâce à la grève, je trouve qu'on est un peu à côté de la *track*. Peut-être que c'est moi qui suis naïf. Peut-être que c'est moi qui me raconte des histoires quand je continue de croire qu'on ne se battait pas seulement pour le gel des frais de scolarité. Pourtant, en s'efforçant de circonscrire tout ce qui s'est brassé pendant cette grève-là à deux ou trois points précis qu'on peut comptabiliser, on contribue à neutraliser l'héritage de 2012.

J'ai encore, dans ma cuisine, un gros carré rouge en *duct*

tape qui prend la poussière au-dessus du compteur d'Hydro. J'imagine que le jour où je vais le crisser aux poubelles, ce sera vraiment fini. En attendant, il traîne là en hommage à la fois où il y a eu une pénurie de *duct tape* rouge dans les quincailleries. Vous en souvenez-vous, de ça ? Câlisse que c'était dur de trouver du *duct tape* rouge, en 2012. Il fallait en bummer aux autres. J'imagine que c'est ça, la solidarité. La grève, finalement, c'est comme des rénovations. Tu t'embarques là-dedans en te disant que t'as envie de changer les choses, pis à un moment donné tu regardes tout ce qu'il te reste à faire et tu réalises que t'en verras jamais le bout. Pis, de temps en temps, t'empruntes des outils à ton voisin. L'héritage de la grève ? Honnêtement, c'est un mur à moitié peint qu'on a abandonné en plein milieu de la couche de *primer*. C'est là, c'est évident que ce n'est pas fini. Mais, surtout, parlez-moi-z-en pas. Ça fait dix ans que j'essaie de faire comme si c'était un mur ben normal, comme les autres.

Je ne sais pas pour vous, mais moi, ça fait presque dix ans que j'essaie de composer avec un immense sentiment d'échec. C'est ça, pour moi, l'héritage de la grève. Ce n'est pas le beau souvenir plaisant d'une mobilisation collective qui avait parfois des airs de *party*. Ce qu'il m'en reste, si je suis ben honnête avec moi-même, c'est essentiellement la compréhension qu'on peut se rendre jusque-là pis quand même aboutir à ça. J'ai brassé toute cette marde-là, pis tout ce que j'ai eu en retour c'est un gouvernement péquiste minoritaire qui a essayé de me refourguer une charte des valeurs québécoises ? Est-ce que je suis le seul qui n'a pas senti le vent du changement souffler ? Est-ce que je suis le seul à voir la grève comme le symbole de notre incapacité collective à changer quoi que ce soit ? Est-ce que je suis le seul que ça enrage tellement que, dix ans plus tard, je fais de l'insomnie à l'idée d'avoir à écrire un texte là-dessus ? Je veux ben lui donner ça, à la grève étudiante. Dix ans plus tard, faut croire qu'elle me remue toujours autant.

Pendant des années, après les faits, j'ai essayé de retenir un tremblement chaque fois que je croisais des policiers. C'était plus fort que moi. C'était physique. Immanquablement, je m'emportais. Je me demandais si les spécimens qui se trouvaient devant moi avaient fait des heures supplémentaires dans l'escouade antiémeute. Pour me calmer, j'écoutais *Wizard in Black* d'Electric Wizard à tue-tête. La pièce commence sur un extrait du film *Let Sleeping Corpses Lie*, de Jorge Grau : « *You're all the same, the lot of you with your long hair and faggot clothes. Drugs, sex, every sort of filth... and you bate the police, don't you ?* » Une autre lui répond, sans hésiter : « *You make it easy.* » (« Vous êtes tous les mêmes, vous, avec vos cheveux longs et vos vêtements de tapettes. La drogue, le sexe, toutes sortes de merdes... et vous détestez la police, n'est-ce pas ?

— Vous rendez ça facile. ») Ça me calmait quand le *riff* de guitare embarquait. La profondeur hallucinante de la basse avait un effet anesthésiant sur moi. Je reprenais mon souffle, pis j’essayais de continuer ma journée, avec en tête la question que pose *Les amants réguliers* de Philippe Garrel, un film sur l’après 68 en France : comment est-ce qu’on gère une chute comme celle-là, celle de la désillusion, de la perte des idéaux ?

J’ai l’habitude de fermer ma gueule, si le sujet de la grève remonte à la surface. Je n’ai pas envie d’être le cynique de service et d’emmerder tout le monde avec le torrent de nihilisme que ça m’inspire. Je n’ai pas envie de m’enfoncer publiquement dans un marécage d’amertume et de déception. Règle générale, je préfère laisser parler les gens qui ont de l’espoir et qui essaient de tirer le train vers l’avant. Mon sport national, c’est de ronger mon frein. Mais j’haïs tout de cette ostie de grève-là. J’haïs même le fait qu’on s’entête à en parler comme d’une grève étudiante, comme si c’était une affaire de « jeunes ». Comme si tout ce monde-là allait se faire une raison pis accepter de faire des compromis, quand il sera grand. On essayait de tuer la grève dans l’œuf, de la contrôler en la balisant par des mots. Ça allait être une belle erreur de jeunesse, ou une belle expérience, l’épisode idéaliste qu’une génération entière aurait eu avant de se ranger comme celles d’avant. Le pire, dans tout ça, c’est que je n’étais même pas étudiant en 2012. Il y avait déjà des gens pour me demander si je n’étais pas un peu trop vieux pour ça, pis j’avais vingt-sept ans. Jean Charest m’avait promis un job dans le Nord. De quoi je me plaignais ? Encore aujourd’hui, quand j’entends un hélicoptère traverser le ciel, j’ai l’impression de vivre dans un État policier.

Au Moyen Âge, quand les serfs se révoltaient, on en pendait une vingtaine sur la place publique pis c’était réglé. Ça calmait les ardeurs du monde pour un bout. J’ai l’impression que le Québec des dix dernières années, c’est une sorte de punition qu’on nous inflige à coups de soubresauts réactionnaires pour notre écart de conduite. Les méthodes ont changé, mais l’intention reste la même : il s’agit surtout d’humilier ceux qui se sont soulevés, pour leur enlever le goût de recommencer. Chaque fois qu’on me parle de la grève, j’ai l’impression que c’est pour rire de moi. Dix ans plus tard, il suffit de mentionner le sujet pour que ça reparte en boucle : la frustration, la déception, la colère, la tristesse. Ça me paralyse encore. Je suis désolé. Il a fallu que je passe à autre chose. Je n’avais plus envie de la ressasser. Vous me demandez comment continuer ? J’ai dépensé toute mon énergie à essayer d’arrêter. Arrêter d’y penser, de me laisser abattre, de tourner en rond. Arrêter de m’en servir comme excuse pour justifier mes propres lâchetés. Il a fallu que je passe à autre chose, même si je garde mon gros carré rouge en *duct tape*.

✱

Sophie Yanow a écrit ce qui reste, à mon humble avis, le plus beau des livres inspirés par la grève de 2012. Dans *La guerre des rues et des maisons*, publié en 2013, elle explique comment la grève en vient à affecter sa perception de la ville qu’elle habite. Comment les manifestations l’amènent à percevoir l’urbanisme en tant que tactique d’oppression. « Comme le but de la grève, c’est de déranger, nous descendons au centre-ville pour altérer le cours des choses. Alors de fois en fois, je m’y traîne. J’y descends. Un sentiment persiste : à cet endroit, on

s’attaque à plus gros que nous. » Le découpage de ces deux planches de dessin, qui tendent très élégamment vers une certaine forme d’abstraction graphique, renvoie à l’idée de force et de courant. Yanow y médite sur la manière dont le tracé même de nos rues contrôle nos élans et dirige nos impulsions. *La guerre des rues et des maisons* est le récit d’une prise de conscience politique, dans lequel sont évoquées des figures historiques telles que Haussmann et Robert Moses ainsi que le maréchal Thomas Bugeaud, envoyé à Alger en 1840 pour éliminer la résistance. « On l’a envoyé effacer la logique indigène de la ville et il le fit, par la démolition, la destruction complète des maisons, creusant de larges routes, supprimant l’avantage du terrain. »

Déjà, tout l’enjeu du livre est d’apprendre à composer avec cette prise de conscience. Comment fait-on pour ne pas être tétanisé par cette sensation persistante d’oppression, qui en vient à s’incarner dans les moindres aspects du réel. « J’arrête pas de penser à ça, confie Yanow à une amie, l’architecture et le contrôle. » Cette découverte trahit, de son propre aveu, les privilèges dont elle a jusqu’alors bénéficié. Mais ceux-ci ne la protègent pas de la violence du constat. Dans les premières pages du livre, un ami lui raconte qu’il a été matraqué par les policiers. À la toute fin du livre, elle retrouve cet ami et lui explique qu’elle a dessiné cette rencontre. « Quand je repense à ce jour-là, lui répond-il, c’est comme vide. » On sent, au sein même de cet échange, une hésitation. « C’est comme si quelque chose s’était cassé », laisse-t-elle tomber. L’ouvrage se termine sur sa réponse à lui : « On s’en reparlera une autre fois. » Tout est dit là, dans ce refus de revenir sur un traumatisme duquel on ne sait trop que faire parce qu’on reste incapable de le mettre en mots. On s’en reparlera une autre fois. Est-ce que c’est de ça qu’on va parler, quand on va commémorer les dix ans de la grève ? De ce qui s’est brisé, ce jour-là, et tous les autres jours où c’est arrivé ?

✱

Alors ne me reparlez pas de la grève si c’est pour me servir encore une fois la même bouillasse triomphaliste qui ne sert qu’à vous reconforter, si c’est pour célébrer un moment où, ensemble, on a fait une différence, ou si c’est pour inviter les « principaux acteurs » de la grève à venir en jaser dans un talk-show. *Fuck ça*. Quand je repense à ce temps-là, c’est comme si quelque chose s’était cassé. Dix ans ont passé, et je ne sais pas plus comment le mettre en mots. À part pour ceux-là, qui ne sont même pas de moi : « Quelque chose s’est cassé. » La grève, c’est une blessure que je porte en moi, pis qui cicatrise crissement plus lentement que prévu. C’est une colère qui gronde, que j’essaie de contenir pour ne pas qu’elle me pourrisse la vie. La leçon que j’ai tirée de la grève, c’est que si tu brasses une quantité supposément *historique* de merde, tu vas peut-être pouvoir conserver un ou deux acquis bien précis. Vous conviendrez que, dit comme ça, c’est pas grand-chose. Vous me le pardonnerez sûrement si je vous réponds que je n’ai pas vraiment envie de fêter ça. ●

Alexandre Fontaine Rousseau fait partie du comité éditorial de *Liberté*.